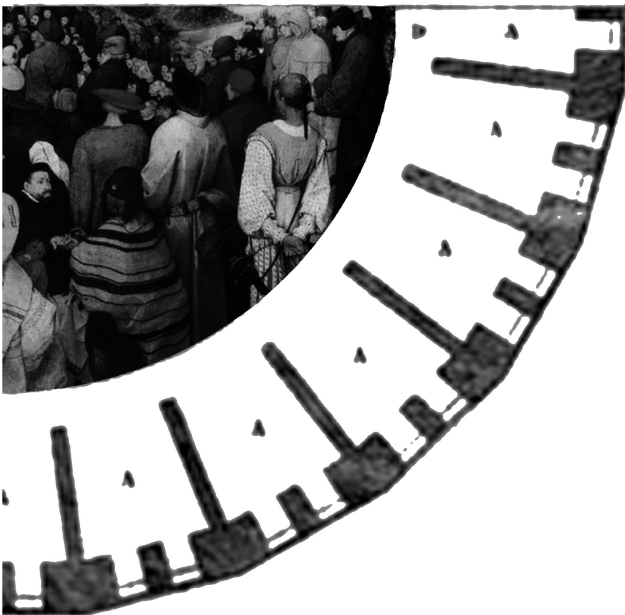


Institut de démobilisation

*Destruction de
la foule,
fabrication des
solitudes.*

*Thèse annexe n°2 aux Thèses sur le
concept de grève : « La grève rétablit une
possibilité de la foule ».*

Ce texte s'annexe aux « Thèses sur le concept de grève » (Institut de démobilisation, janvier 2008) ; mais peut être lu sans elles.



**Institut de démobilisation
Octobre 2009
<http://i2d.blog-libre.net>
i2d@no-log.org**

I.

« ... leur coagulation inutilisable et dangereuse... »
Michel Foucault, *Surveiller et punir*

La vieille pinacothèque de Munich, que Louis I^{er} fonde en 1826, si vous y entrez aujourd'hui et prenez en entrant l'escalier à main droite, laissant là guides et guichets, si vous allez droit au fond de la première petite salle, alors la vieille pinacothèque vous donne du Bruegel l'ancien. Dans le but de mesurer la destruction de la foule, regardons *Le Sermon de saint Jean-Baptiste*. Là, autour de l'homme qui prêche, à l'entrée d'une forêt profonde, là, entre les arbres, une foule assemblée. *Menge, Gedränge, Gemeinde, Gesindel*, la foule est pressante, compacte, commune, racaille, ramassis... Diversité des postures, des visages, des corpulences, des dentitions, des nez... Maintenant, dépliant par-dessus le plan circulaire du panoptique de Bentham, regardons-le, non plus comme prison enfin moderne, ni non plus comme l'image de la discipline – regardons-le cette fois comme appareil à détruire la foule flamande de Bruegel et toutes les autres foules de tous les autres lieux, foules passées et foules à venir. Regardons-le comme le tamis colossal et pointu, le blutoir long et serré, où la foule flamande fut par les siècles passée, vannée – détruite comme foule.

On peut relire alors bien des pages de *Surveiller et punir* comme une histoire, depuis le XVIII^e siècle, de la foule et de la destruction de la foule. Et nous ne disons pas, nous ne voulons pas prétendre, nous ne ferons pas dire à ce texte, que Foucault aurait

ignoré ce point, quand il en reparle et y revient toujours. Qu'on lise un peu : « La foule, masse compacte, lieu d'échanges multiples, individualités qui se fondent, effet collectif, est abolie au profit d'une collection d'individualités séparées. Du point de vue du gardien, elle est remplacée par une multiplicité dénombrable et contrôlable ; du point de vue des détenus par une solitude séquestrée et regardée. »¹ Le rêve politique de la peste, c'est l'ordre et l'analyse, et ce sont, contre le mélange, les « partages stricts » (p. 231), la foule des villes répartie et assignée dans les maisons, la foule qu'on blute, vanne, détruit. L'une des tâches majeures du panoptique, au-delà de l'enfermement et de la surveillance qu'il permet, est « d'éviter ces masses, compactes, grouillantes, houleuses, qu'on trouvait dans les lieux d'enfermement, ceux que peignait Goya ou que décrivait Howard. » (p. 224) Ce que nous avons appelé : foule flamande. « Chaque fois qu'on aura affaire à une multiplicité d'individus auxquels il faudra imposer une tâche ou une conduite, le schéma panoptique pourra être utilisé. » (p. 240) La discipline a bien pour objet la gestion de foule, et donc sa liquidation en tant que foule. Elle est un pouvoir individualisant : pour mettre les individus de la foule au travail, il faut d'abord détruire la foule – qu'il ne reste que des individus séparés. La foule est le vecteur du mauvais exemple, elle permet une communication horizontale, qu'il faut briser. « Il faut annuler les effets des répartitions indécises, la disparition incontrôlée des individus, leur circulation diffuse, leur coagulation inutilisable et dangereuse » (p. 168). Plus besoin de loi Le Chapelier qui interdisait la foule (souverainement, après coup) : on empêchera, techniquement, mécaniquement, la foule de se produire, de se faire, d'avoir lieu.

*

Pourquoi, soudain, devint-il nécessaire de gérer la foule ? Qu'advint-il de la foule flamande du XVI^e siècle pour qu'on commençât, soudain, d'en souhaiter la disparition ? La foule ancienne, bruegelienne, des villages, ce sont les manufactures qui vont devoir l'absorber. Dans *L'Idéologie allemande*, Marx constate des périodes de vagabondage, fin XV^e et début XVI^e siècles. Ce vagabondage est la conséquence de « la disparition des suites féodales, du licenciement des armées rassemblées pour servir les rois contre les vassaux, d'une agriculture amendée et de la transformation en pâturages de grandes

zones de terres arables »ⁱⁱ. L'entrée en vagabondage de la foule flamande se produit sur fond de déclin de la féodalité. Un monde nouveau se dessine, pour lequel la forme ancienne de pouvoir (pouvoir de souveraineté) est bien mal ajusté. Gérer la foule, « assurer l'ordonnance des multiplicités humaines », gérer ces vagabonds, gérer ces paysans qui trouvent refuge dans les manufactures, gérer ces pauvres en quête de travail, c'est bien le problème qui se pose au pouvoir moderne et l'ancien se montre complètement *impuissant* : « Ces vagabonds étaient si nombreux qu'à lui seul Henri VIII en fit pendre 72000, et ce n'est qu'au prix d'énormes difficultés et sous l'aiguillon du dénuement extrême qu'on réussit, après une longue résistance, à les faire travailler. » (Marx, *ibid.*)ⁱⁱⁱ Ce fait cité par Marx révèle la paradoxale impuissance du pouvoir de souveraineté. Car la suppression de la foule par élimination pure et simple des individus, par assassinat, par massacre, est bien sûr possible, cette pendaison des 72000 le rappelle – mais la solution est coûteuse (il faut entretenir une armée), risquée (rien ne garantit que l'armée, toujours, aura raison de la foule), difficile à faire accepter (l'armée, toujours, acceptera-t-elle de tirer sur la foule ? d'en pendre les individus, un à un ?). Et puis c'est un gâchis : cette foule, il sera bien plus profitable de la mettre au travail. La première des grandes opérations de la discipline sera donc, à partir des « multitudes confuses, inutiles ou dangereuses », à partir de ces arrivées de vagabonds et de gueux, à partir de ces foules flamandes ayant quitté leurs villages pour les abords des manufactures, de fabriquer à la place des « multiplicités ordonnées » (p. 174)^{iv}. ***Lemme n°1 : La grève restaure la foule des sans-travail, cette foule de vagabonds suspects, cette foule d'errants qui, à la naissance du capitalisme, rôdaient aux abords des manufactures, avant que celles-ci ne les absorbent, ne les asservissent, ne les rendent à jamais dépendants d'elles. La grève restaure le vagabondage des alentours d'usine – elle ramène à l'instant crucial qui précède l'absorption.*** Car tous ces vagabonds – anciens des foules – ne furent pas pendus. La plupart furent asservis aux manufactures ; l'ouvrier et l'employé actuels sont leurs descendants directs. « L'essor rapide des manufactures, surtout en Angleterre, contribua à leur absorption progressive. » (Marx, *ibid.*)

II.

Comment s'y prend-on pour détruire, absorber, une foule ? La prison moderne emprunte au monachisme chrétien un moyen efficace : la cellule. La discipline, art des répartitions, « tactique d'antiagglomération » (p. 168), brise la foule en individualisant, en quadrillant. Voilà la cellule, l'idée de la cellule : « A chaque individu, sa place ; et en chaque emplacement, un individu. Eviter les distributions par groupes ; décomposer les implantations collectives ; analyser les pluralités confuses, massives ou fuyantes. L'espace disciplinaire tend à se diviser en autant de parcelles qu'il y a de corps ou d'éléments à répartir. » (p. 168) L'idée de la cellule, sinon la cellule elle-même, sortira des prisons pour gagner les extérieurs, le corps social entier : l'espace des architectures, l'espace des rues...

Ce qui importe dans un premier temps c'est l'invisibilité latérale qu'induit la cellule. Dans le panoptique : « Chacun, à sa place, est bien enfermé dans une cellule d'où il est vu de face par le surveillant ; mais les murs latéraux l'empêchent d'entrer en contact avec ses compagnons. [...] les divisions de l'anneau, ces cellules bien séparées, impliquent une invisibilité latérale. Et celle-ci est garantie de l'ordre. » (p. 234) **Lemme n°2 : Un des premiers effets de la grève est, contre cette « invisibilité latérale », de faire tomber les cloisonnements, les verticalités, et d'établir, de rétablir, la communication horizontale.** Car ce principe d' « invisibilité latérale » est une préoccupation constante du pouvoir, bien au-delà des seules prisons. Avec la cellule l'ordre est garanti par avance : « Si les détenus sont des condamnés, pas de danger qu'il y ait complot, tentative d'évasion collective, projets de nouveaux crimes pour l'avenir, mauvaises influences réciproques ; si ce sont des malades, pas de danger de contagion ; des fous, pas de risque de violences réciproques ; des enfants, pas de bavardage, pas de dissipation. Si ce sont des ouvriers, pas de rixes, pas de vols, pas de coalitions, pas de distraction qui retardent le travail, le rendent moins parfait ou provoque des accidents. » (p. 234) Et qu'en lisant cette énumération, on lise, par contraste, ce qu'est la foule, quelques unes de ces propriétés réelles : puissance de communication, de production de projets, puissance de contagion, de distraction, de dissipation, etc. La foule est une circulation multiple, fantasque, anarque, horizontale, que le pouvoir

veut bloquer, coder, contrôler. Pour cela, à l'intérieur de la foule, entre ces « éléments », élever des cloisonnements, des verticalités. On en a un très bel exemple sur l'illustration n°28 de *Surveiller et punir* : un amphithéâtre constitué d'une multitude de boxes empêchant la communication latérale des auditeurs entre eux. « De là le fait que les disciplines utilisent les procédures de cloisonnement et de verticalité, qu'elles introduisent, entre les différents éléments de même plan des séparations aussi étanches que possible [...] » (p. 256). Ces cloisonnements, ces verticalités, ne sont pas toujours, sont même rarement, aujourd'hui, des murs ou des bat-flancs réels. Aussi bien que la cellule, mieux qu'elle, agit l'idée de la cellule – car des murs réels sont parfois inutiles, toujours coûteux, souvent inefficaces. Aujourd'hui, dans les lieux à surveiller (lieux du travail, espaces publics), on préférera toujours l'*open space*, l'espace lisse, qui est en réalité un espace cellulaire, analytique et strié – mais qui a l'apparence de la transparence et l'aspect lisse de l'espace ouvert : bureaux en *open space* des cadres de l'entreprise moderne (libérés de l'exiguïté des bureaux et livrés à la visibilité totale et permanente), voitures décompartmentées des trains, places lissées des villes^v, métros et trams à rame ouverte et unique. Alors c'est le regard (du petit chef, de la caméra de surveillance – bientôt le regard de chacun, intériorisant la surveillance) qui suffira, sur ces étendues apparemment lisses, à isoler chacun dans son espace propre, à élever dans la foule apparente, qui n'est plus que juxtaposition d'individus, les murs d'autant de cellules ouvertes. Empêcher les flux horizontaux qu'est toute foule, en striant l'espace (quitte à donner à celui-ci l'aspect ouvert et lisse de la liberté modernisée) : voilà la tâche de la cellule.

Parmi les moyens de la destruction de la foule, nous venons de relever la cellule (ou idée de la cellule). Ajoutons maintenant la norme. La foule flamande était un ramassis hétérogène, privé de centre, une bigarrure : elle avait ses hirsutes, ses hapax. Bruegel n'oublie pas les fous, les aveugles, les vieilles, les enfants et les singes... Encore un peu plus tard, en 1606, sur la *Kreuztragung* de Jan Bruegel le jeune, le fils, celle que montre la *Gemäldegalerie* de Berlin, on voit trois petits *schelme*-garnements en marge de la foule, contre la foule, comme produite par elle. En effet la foule produit du garnement à sa marge, elle produit de l'hirsute, elle produit du jeu. Sur son bord se détachent quelques chenapans, s'apprêtant à un *streich*, mauvais coup. Les exemples abondent dans la peinture flamande^{vi}. Mais on retrouvera ces

productions de la foule – aveugles, vieilles, etc. – par exemple dans le Paris du XIX^e siècle. Or, le peintre de cette foule, son Bruegel l’ancien, c’est Baudelaire. La foule charrie des figures. D’elle montent des monstres et des héros : les aveugles, les vieilles et la passante en deuil^{vii}. Au contraire de cette foule productrice d’insolites et d’hapax, une collection d’individus sera centrée sur sa moyenne : tout individu, en permanence, mesurera son écart par rapport à la moyenne statistique du groupe auquel il appartient. Par exemple, le gros du village devient l’obèse statistique, a-normal, repéré et soigné par la science. Pareil pour le nain ou le simple petit. Et pour l’idiot. On livre les bords à la médecine. « Pour que tous, ils se ressemblent. » (p. 214) Abolir aussi, avec les proverbes, le surnom de village et de cour d’école, que chacun rentre dans l’identité neutre et apaisante, la sage indifférence, de son nom civil. C’est par son milieu que la norme vient fendre la foule, et la dissout. Elle rejette dans l’anormalité les écarts irréductibles et ramène au centre les éloignés ou, à défaut, les localise, les stratifie, les classe : que leur anormalité n’échappe pas aux anormaux, mais que pas davantage elle n’échappe, comme telle, aux normaux. Des dégradés-strates au lieu de la bigarrure des contrastes irréconciliables. La foule ordonnée des stades et des meetings, au lieu de l’amas bruegelien sous les arbres^{viii}.

Cette volonté de détruire l’ensemble foule et de produire des individus séparés et isolés ne veut pas dire que le seul intérêt objectif se porte aux individus ainsi produits ; on continue d’avoir l’œil sur l’ensemble, mais alors on porte un regard statistique qui, dans cet ensemble, détermine une moyenne bonne et par rapport à elle mesure les écarts à réduire. Aux côtés, donc, de la « constitution de l’individu comme objet descriptible, analysable », se constitue, à l’échelle de l’ancienne foule, destituée en population, « un système comparatif qui permet la mesure de phénomènes globaux, la description de groupes, la caractérisation de faits collectifs, l’estimation des écarts des individus les uns par rapport aux autres, leur répartition dans une “population” » (p. 223). Qu’on n’aille pas croire qu’en détruisant la foule, la discipline serait assez lâche pour négliger ensuite l’échelle macroscopique et les grandes masses. Elle pourra bien loucher sur le petit et sur le grand. « En parcourant l’allée centrale dans l’atelier, il est possible d’assurer une surveillance à la fois générale et individuelle » (p. 170)^{ix} La biopolitique sera, en plus d’une discipline de l’individu (à même son corps), une gestion des populations. La foule, détruite, livre à la

discipline deux « objets » : l'individu et la population, et ces deux objets n'ont rien d'antithétique, ni d'irréductible. La norme les tient ensemble.

Faite population, la foule est précisément la somme de paramètres objectifs mesurables. **Lemme n°3 : Par la grève refaire de la foule l'immensurable même.**

L'isolement par la cellule, la stigmatisation par la norme : voilà comment s'opère la fabrication des solitudes et des cas. « La discipline “fabrique” des individus » (p. 200), tandis que la foule fabriquait, produisait ses hapax^x. Les processus d'objectivation (le savoir) ne viennent pas se superposer de l'extérieur aux relations de pouvoir. La discipline est « la technique spécifique d'un pouvoir qui se donne les individus à la fois pour objets et pour instruments de son exercice. » (p. 200) Individualiser, c'est aussi déjà objectiver, et *vice versa*. Avec les sciences « cliniques », à la fin du XVIII^e siècle, l'individu fait son entrée dans le champ du savoir. Cette entrée est aussi une entrée dans la solitude, dans un face à face solitaire avec le pouvoir (le savoir). Chacun se trouve épinglé sur sa propre individualité. Regardons un instant, au lieu du tableau de Bruegel, les papillons épinglés sur la planche du naturaliste, séparés, figés, sans communication horizontale possible – et morts. « L'examen comme fixation à la fois rituelle et “scientifique” des différences individuelles, comme épinglage de chacun à sa propre singularité [...] indique bien l'apparition d'une modalité nouvelle de pouvoir où chacun reçoit pour statut sa propre individualité, et où il est statutairement lié aux traits, aux mesures, aux écarts, aux “notes” qui le caractérise et font de lui, de toute façon, un “cas”. » (p. 225) Quand, du temps des foules, on isolait un individu, c'était pour en exalter la personnalité – aujourd'hui, au temps des populations, c'est pour en stigmatiser une tare, le ramener à la norme, l'assujettir dans un cas. Même le surdoué est médicalisé. « Cette mise en écriture des existences réelles n'est plus une procédure d'héroïsation ; elle fonctionne comme procédure d'objectivation et d'assujettissement. » (*ibid.*)

Chaque forme de pouvoir a sa manière à elle d'écrire la vie de ses sujets. « La vie soigneusement collationnée des malades mentaux ou des délinquants relève, comme la chronique des rois ou l'épopée des grands bandits populaires, d'une certaine fonction politique de l'écriture ; mais dans une tout autre technique du pouvoir. » (p. 225) La

réduction mesquine à un cas, à grands renforts d'examens et de statistiques, c'est la manière qu'a la discipline de faire honneur à l'individu, d'écrire sa vie : à cela, dans l'ancien pouvoir, correspondaient la chronique héroïque ou encore la « cérémonie où se manifestent les statuts, les naissances, les privilèges, les fonctions, avec tout l'éclat de leurs marques » (p. 225) ; « le normal a pris la relève de l'ancestral, et la mesure la place du statut, substituant ainsi à l'individualité de l'homme mémorable celle de l'homme calculable » (p. 226). On passe, écrit Foucault, de « l'aventure » au « récit de l'individualité », « de l'épique au romanesque », « du haut fait à la secrète singularité », « des longs exils à la recherche intérieure de l'enfance », « des joutes aux fantasmes » (p. 227). [**Scolie n°1 : La grève sera le retour de l'aventure, de l'épique, du haut-fait, des longs exils et des joutes...]**

Par la destruction de la foule, l'individu héroïque est réduit à un « cas ». C'est la fin de l'aventure, le début des vies minuscules – vies centrées sur une moyenne. « Ce sont les malheurs du petit Hans et non plus “le bon petit Henri” qui racontent l'aventure de notre enfance. Le *Roman de la Rose* est écrit aujourd'hui par Mary Barnes ; à la place de Lancelot, le président Schreber. » (p. 227) La société féodale n'est, par rapport à la société disciplinaire, qu'un (contre-)exemple parmi d'autres (p. 226). Elle indique cependant un partage décisif : l'individu aristocrate (dans la foule, produit par la foule, issu d'elle, érigé par la foule) contre l'individu assujetti (perdu, normalisé, isolé dans la masse). A la valorisation d'un exploit répond la stigmatisation et la réduction clinique des écarts (p. 226). Médicalisation de l'obèse, du surdoué, du nain, de l'idiot. Détruire la foule, c'est aussi détruire la possibilité de l'arrachement à la foule. Car la foule, poreuse, hétérogène, était capable de produire à sa marge toutes sortes d'hapax, des inattendus, des irréconciliables, des fous, des vieilles, des héros – pour le meilleur et le pire, certes ; mais, au moins, pas pour la *moyenne*, contre elle. [**Scolie n°2 : La grève doit permettre le rétablissement de la foule comme machine de production d'individus-héros, d'individus tarés. La grève rétablit la bigarrure et, par la bigarrure, la possibilité du héros et la possibilité de l'idiot : contre l'homme calculable, la possibilité de l'homme mémorable.]**

La foule flamande, pour le dire dans le vocabulaire de Deleuze et Guattari, est un corps plein sans organe, « un corps peuplé de

multiplicités » (*Mille plateaux*, p. 43^{xi}), et sur lequel circulent des désirs. Qu'on ne la croie pas l'armée d'un quelconque syndicat, quelque chose comme l'armée des opprimés, la troupe qui réagit aux ordres et mots d'ordre, qui va manifester le jour dit au lieu prévu. La foule n'est pas une troupe car elle est horizontale, de part en part. Pas un arbre la foule, sous les arbres, horizontale et rhizome. La pomme, dit-on en flamand pour dire la ressemblance du père et de l'enfant, ne tombe jamais loin du pommier^{xii}. Alors qu'au contraire il faut voir, par la racine, à l'horizontale, s'avancer le chiendent, et la houlque molle. Et l'imprévue et incalculable forme que ceux-ci, soudain, font jaillir de leurs réseaux. Sur le corps sans organe de la foule (CsO), des désirs sont produits et circulent : regardez-les sur le tableau de Bruegel, pendant que Jean-Baptiste prêche. La surface du CsO est bien un espace intense, tandis que l'organisme, stratifié, sera ces individus isolés, contrôlés, séparés et mesurés. Or le CsO, comme espace intense, est bien un espace de circulation de flux et de désir. « C'est seulement là que le CsO se révèle pour ce qu'il est, connexion de désirs, conjonction de flux, continuum d'intensités. » (p. 199) L'espace intense, lisse, – foule –, est espace du désir. « Le CsO est désir, c'est lui et par lui qu'on désire. [...] Il y a désir chaque fois qu'il y a constitution d'un CsO sous un rapport ou sous un autre. » (p. 203-204). La foule flamande n'est pas une unité ; elle est un ensemble de connexions horizontales complexes. [**Scolie n°3 : La grève, en prenant, ne se contente pas de cesser la production de marchandises ou d'en bloquer la circulation. La grève rétablit, en rétablissant la foule, un lieu de production de désirs.]**

III.

Aspice bis senos laetantis agmine cycnos
Virgile^{xiii}

Claudiel, « à l'ordonnance cérémonieuse d'une composition », telle qu'on la trouve dans la peinture italienne, opposait la foule flamande, celle même des tableaux de sainteté : « ... c'est la poussée vers une expression commune, l'appel adressé par le sentiment au groupe, comme cette invitation que font aux exécutants et à la foule le gîbet, la procession, la scène de *pageant* ou de kermesse. »^{xiv} Il y a un

plaisir de la foule. Le plaisir de marcher en bandes, en groupes, en meutes, *laetantis agmine...* Voyez comme la foule se presse vers le devant, sortant du manteau de Marie, avec quel plaisir de foule : c'est sur cette statue qu'on voit au Bode-Museum de Berlin, celle dont on ne sait, d'ailleurs, si elle est de Michel Erhart (Ulm) ou de Friedrich Schramm (Ravensburg) : *Maria mit dem Schutzmantel aus der Liebfrauenkirche in Ravensburg* (vers 1480). Une étrange statue, où par-dessous son manteau une foule de gens surgit derrière Marie, comme sortant ensemble de l'ombre.

Plus l'organisation est planifiée, écrit Kracauer en 1930 dans *Les Employés*, moins les hommes ont affaire les uns avec les autres^{xv}. L'organisation, dans son propos, c'est celle de l'entreprise, de l'administration, des bureaux : c'est l'organisation qui dans son apparente transparence d'*open space* instaure la cellule, la verticalité et l'invisibilité horizontale. **Lemme n°4 : La grève, à cette organisation planifiée, à ce plan, à l'organigramme de l'entreprise, à la gestion prévue des processus, c'est-à-dire à la discipline, oppose les connexions horizontales d'une foule reconstituée.** Kracauer parle alors du château de Kafka : le château inaccessible. Précisément : il ne faut pas chercher à aller au château. Il n'est pas nécessaire d'y aller voir. Ce n'est pas là-bas, là-haut, que le pouvoir *se fait*. Il ne faut pas chercher en haut. Il n'y a rien à faire au château qu'à y épuiser, y laisser perdre, nos forces et nos désirs. C'est la leçon de Foucault. Il faut toujours chercher le pouvoir sur les côtés – latéralement. C'est là qu'est le pouvoir : c'est là qu'il s'exerce et nous affaiblit, là qu'il nous rend faibles, en nous rendant seuls, là qu'en nous rendant seuls et faibles il nous rend tristes ; – et là donc, aussi, qu'il faut agir, là qu'est le pouvoir d'agir. [**Scolie du dernier lemme : Dès qu'une grève comprend que le problème n'est pas tant le rapport vertical au chef au-dessus de soi, n'est pas tant d'aller au château, que de briser les verticalités, horizontale elle-même, la grève rétablit les connexions horizontales de foule. Elle saisit le pouvoir là où il est.]**

Dans la masse moderne (foule déchue), pas de liens horizontaux. Je vois ce clochard dans la rue et le froid. Je reconnais sa catégorie d'SDF, l'identifie, et agis d'après cette identification : j'appelle les services compétents (Samu social). Idem avec le vieillard, mon voisin, que je vois dans sa solitude et dans sa maladie (à la prochaine canicule j'appellerai à temps un service social). Dans l'espace

lisse de la ville, un mur me sépare de l'individu – il n'est franchi (sauf si le courage, la force, le désir – l'un des trois, deux parmi les trois ou bien ensemble les trois – me reviennent pour l'abattre...) qu'en remontant verticalement d'un étage vers un service compétent, lequel redescendra ensuite à lui. Comme deux voisins ne se parlant plus que par syndic ou tribunal interposés (police), de même l'intermédiaire entre moi et l'autre est toujours déjà une forme de police. C'est paradoxalement la parfaite organisation de la société qui nous sépare le plus efficacement de nos semblables-horizontaux. Quand la société sera parfaitement organisée, alors nous serons, chacun, de tous les autres, absolument séparés. C'est ce que dit la phrase de Kracauer. La disparition de la charité – rapport horizontal d'homme à homme, de semblable à semblable – s'explique par l'organisation verticale et cellulaire de la foule. La destruction de la foule, c'est la destruction de la charité. D'où le scolie final. ***Scolie final : La grève rétablit, en rétablissant la foule, la possibilité – horizontale – de la charité^{xvi}.***

**Institut de démobilisation
juillet 2009**

ⁱ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975, p. 234. Sauf mention contraire, toutes les citations, dans ce texte, sont issues de ce livre.

ⁱⁱ Karl Marx, *L'Idéologie allemande* (1846), in *Philosophie*, Gallimard, coll. Folio/Essais, p. 360. Vingt ans plus tard, Marx reprend ces questions à la fin du livre I du *Capital*, au chapitre 28 (troisième partie de la Huitième section – ce qui correspond, dans l'édition allemande, à la troisième partie du chapitre 24 : « *Die sogenannte ursprüngliche Akkumulation* »). Marx y passe en revue les lois anti-vagabondage, promulguées en Angleterre de 1509 à 1625, sous les règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI, d'Elisabeth et de Jacques 1^{er} (qu'il accompagne de parallèles avec les législations françaises). Ce chapitre commence ainsi : « La création du prolétariat sans feu ni lieu [*vogelfrei Proletariat*] – licenciés des grands seigneurs féodaux et cultivateurs victimes d'expropriations violentes et répétées – allait nécessairement plus vite que son absorption par les manufactures naissantes. D'autre part, ces hommes brusquement arrachés à leurs conditions de vie habituelles ne pouvaient se faire aussi subitement à la discipline [*Disziplin*] du nouvel ordre social. Il en sortit donc une masse de mendiants, de voleurs, de vagabonds. De là, vers la fin du quinzième siècle et pendant tout le seizième, dans l'ouest de l'Europe, une législation sanguinaire contre le vagabondage. » Au-delà de la pendaison des 72 000, sur laquelle il revient, Marx donne bien d'autres exemples. Celui-ci, sous Elisabeth : « Sous le règne aussi maternel que virginal de “Queen Bess”, on pendit les vagabonds par fournées, rangés en longues files. Il ne se passait pas d'année qu'il n'y en eût trois ou quatre cents d'accrochés à la potence dans un endroit ou dans l'autre, dit Strype dans ses Annales ; d'après lui, le Somersetsshire seul en compta en une année quarante d'exécutés, trente-cinq de marqués au fer rouge, trente-sept de fouettés et cent quatre-vingt-trois – “vauriens incorrigibles” – de relâchés. » « C'est ainsi que la population des campagnes, violemment expropriée et réduite au vagabondage, a été rompue à la discipline qu'exige le système du salariat par des lois d'un terrorisme grotesque, par le fouet, la marque au fer rouge, la torture et l'esclavage. » (« *So wurde das von Grund und Boden gewaltsam enteignete, verjagte und zum großen Vagabunden gemachte Landvolk durch grotesk-terroristische Gesetze in eine dem System der Lohnarbeit notwendige Disziplin hineingepeitscht, gebrandmarkt, gefoltert.* ») Le *landvolk* dont parle Marx ici, c'est la foule flamande sous les arbres.

ⁱⁱⁱ Qu'on remarque que la foule n'est jamais un problème de nombre : 2000 personnes circulant dans un centre commercial, 100 000 dans un stade, n'alerteront rien, n'étant pas des foules. Vingt-cinq personnes rassemblées devant ce même centre, autour de ce même stade, sans but identifiable, et communiquant horizontalement entre eux, s'ils ont une allure louche et bigarrée de foule, mettront les vigiles en alerte. Le malheur des 72000 ne fut pas de faire nombre, ce fut d'être foule.

^{iv} Là où se touchent discipline et capitalisme, on touche aussi Weber. La solitude fabriquée par la discipline (au sens de Foucault) rejoint la « solitude intérieure inouïe » de la discipline ascète-protestante (au sens de Weber). Du

point de vue calviniste, la foule est une aberration catholique – un empêchement, hygiénique, au salut et au travail : « la prise en profonde horreur de l'idolâtrie de la créature et de tout attachement *personnel* à d'autres êtres humains devait diriger imperceptiblement cette énergie vers le champ de l'activité objective (impersonnelle) » (*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. fr., Plon, 1964, coll. Agora Pocket, p. 122). La peinture hollandaise du XVII^e siècle peindra, à la place de foules, des intérieurs, des solitudes.

^v Cf. Institut de démobilisation, « Ville lisse », où l'on cherche à montrer que le lissage actuel des villes (en particulier des places) est en réalité un striage (au sens de l'espace strié de Deleuze et Guattari).

^{vi} Voir encore, au Louvre : Adriaen Pietersz de Venne (1589-1662), *Allégorie de la Trêve de 1609*. A la marge du cortège des nobles et des soldats (porteurs du sens allégorique), une foule dans les bois, distraite, peu attentive, bruegelienne. C'est une erreur d'associer foule et cérémonie. Il faut les opposer. « Je pris en dégoût les cérémonies, j'adorai les foules » (Sartre, *Les Mots*, 1964, Folio, p. 104). Dans le pouvoir de souveraineté, foule et cérémonie se font toujours face. Seule la mise en discipline de la foule (sa surveillance, sa destruction) permettra le meeting nazi (colossale réconciliation de la "foule" et de la cérémonie). La foule flamande-bruegelienne écoute à peine saint Jean le baptiste – on l'imagine très mal alignée, attentive et coite, écouter ou acclamer un orateur politique de meeting.

^{vii} C'est cette production des figures par la foule elle-même, qu'à vue, au sujet de Baudelaire, Walter Benjamin : « Ce qui fait l'héroïsme des femmes ratatinées, dont le cycle « Les petites vieilles » suit le cheminement, c'est qu'elles se détachent de la grande foule [*aus der großen Masse herausfallen*], par leur pas qui ne peuvent suivre la cadence, par des pensées qui ne savent plus rien du présent ». Puis c'est la foule encore qui produit la passante : « bien loin que, pour cette apparition qui fascine le citadin, la foule ne soit qu'un antagoniste, c'est elle, au contraire, qui la lui amène [*wird ihm durch die Menge erst zugetragen*] » (W. Benjamin, « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres III*, trad. Maurice de Gandillac, revue par R. Rochlitz et P. Rusch, coll. Folio/Essais, p. 349 et 351. Texte allemand cité d'après : W. Benjamin, *Illuminationen*, *Ausgewählten Schriften* 1, Suhrkamp, 1977, p. 199 et 200).

^{viii} La foule ordonnée des stades et des meetings : des hauts parleurs indiquent quand applaudir et chanter, quoi chanter, quand brandir les drapeaux de cartons gracieusement distribués (par exemple, lors du match de football Lille-Lens, le 10 mai 2008). Pour qu'aucune parole, venue du bas, ne déborde, pour empêcher une banderole au contenu déplacé, incorrect, on en fait parvenir par le haut. Les courbes du stade sont striées de grilles de séparation.

^{ix} « constater la présence, l'application de l'ouvrier, la qualité de son travail ; comparer les ouvriers entre eux, les classer selon leur habileté et leur rapidité ; suivre les stades successifs de la fabrication. Toutes ces mises en

série forment une grille permanente : les confusions s'y défont » (p. 170)

^x La foule, non encore détruite, peut apparaître alors comme un immense réservoir à caractères, à qualités. C'est le cas dans le roman de Torgny Lindgren, *La Lumière* – foule d'un village du Nord de la Suède : « ... et elle parlait de lui, son enfant allait devenir tantôt comme l'un, tantôt comme l'autre de ceux qui avaient vécu à Kadis, curieusement, l'enfant allait ressembler à celui-ci ou à celui-là et, aussi curieusement, ressembler à celle-ci ou à celle-là, oui, elle semblait reconnaissante à la grande maladie d'avoir emporté tous les êtres précédents afin que leurs qualités pussent devenir accessibles à celui qui n'était pas encore né. » (trad., p. 191) La foule d'un village est vue comme un réservoir limité de qualités dans lequel on puise à la naissance de l'enfant pour le pourvoir – comme Epiméthée pourvoit les animaux. Ce qui est supposé ici – implicitement par la reconnaissance de la mère envers la maladie –, c'est que la même qualité ne peut-être distribuée deux fois à deux vivants. Il y a donc à la fois l'idée d'une individualité de chacun, mais aussi l'idée que cette individualité n'est pas un absolu, une création, puisqu'elle se fait par emprunt à la foule, par ressemblance, mimétisme, par contamination au contact de la foule. Idée d'une foule machine et productrice d'hapax-personnes (au-delà de la génétique papamaman, au-delà de la psychanalyse Œdipe, au-delà de l'individuation disciplinaire). (Sur les contaminations par regard, même par simple regard de tableaux peints, voir ce que rapporte Heine dans un tableau de voyage sur la côte de la mer du Nord).

^{xi} Et c'est précisément cette multiplicité que Freud, d'après Deleuze et Guattari, n'était pas en mesure de saisir. « Freud a tenté d'aborder les phénomènes de foule du point de vue de l'inconscient, mais il n'a pas bien vu, il ne voyait pas que l'inconscient lui-même était d'abord une foule. Il était myope et sourd ; il prenait les foules pour une personne. » (p. 42)

^{xii} « *De appel valt niet ver van de boom.* »

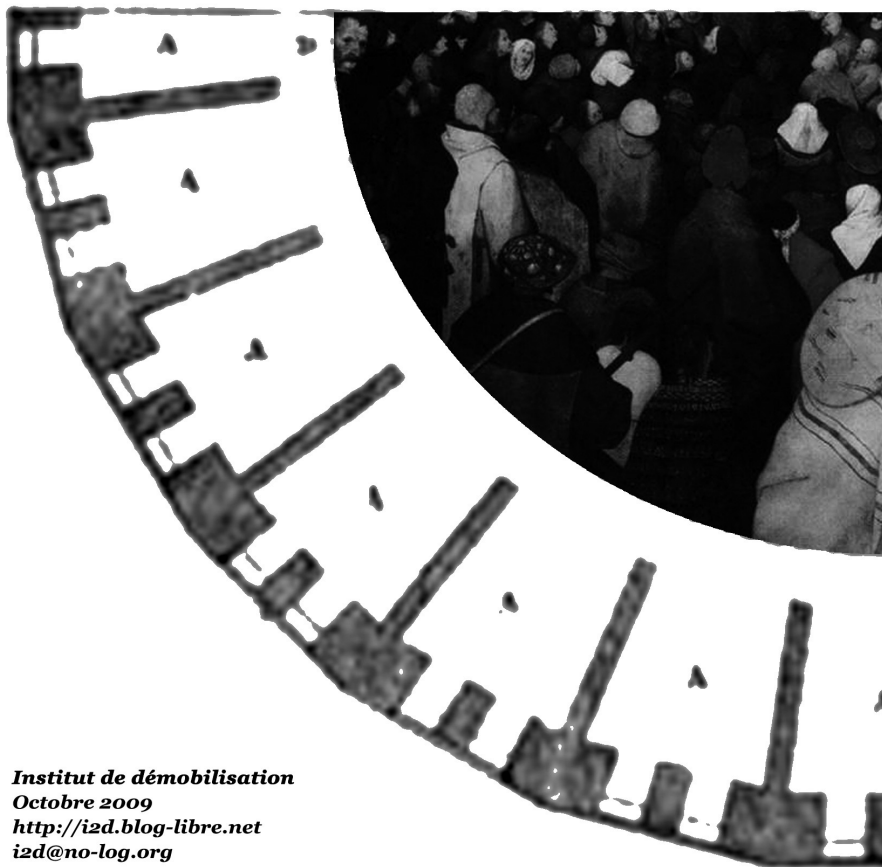
^{xiii} *Enéide*, trad. Jacques Perret, Belles Lettres, 1977, livre I, v. 393. (« Regarde ces cygnes au nombre de deux fois six, joyeux d'aller en troupe. »)

^{xiv} « Introduction à la peinture hollandaise », in *Œuvres en prose*, Gallimard, coll. Pléiade, 1965, p. 194.

^{xv} « Je planvoller die Organisation ist, desto weniger haben die Menschen miteinander zu tun. » (S. Kracauer, *Die Angestellten* (1929), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1971, p. 36).

^{xvi} Quelques recherches mieux informées, faites plusieurs mois après l'écriture de ce texte, nous obligent à cette correction : à la vérité, ce qu'on voit à l'*Alte Pinakothek* de Munich, à l'endroit décrit (tableau n°834 à l'inventaire), n'est pas l'original du *Sermon de saint Jean le Baptiste* de Pieter Bruegel l'Ancien, mais une copie de la main du fils : Jan. Cette copie date de 1598. Et en effet l'on trouve, dispersées dans les musées d'Europe, plusieurs copies qui sont, chacune, de la main d'un des deux fils : soit, comme à Munich ou à Schwerin, de celle de Jan (qui est Jan Bruegel le vieux), soit de celle de Pieter (qui est Pieter Bruegel le jeune). Nous sommes

(presque) sûr d'avoir vu une copie à Lille, de l'un des deux frères, sans que nous puissions nous rappeler duquel, Jan ou Pieter. L'original, lui, de la main du père, incontestable, fut peint en 1566. Il est au musée des Beaux-arts de Budapest. [octobre 2009]



Institut de démobilisation
Octobre 2009
<http://i2d.blog-libre.net>
i2d@no-log.org